
Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Ingrid Astier



Biographie

Née à Clermont-Ferrand en 1976, Ingrid Astier vit à Paris. Normalienne, agrégée de lettres, elle débute en écriture avec le prix du Jeune Écrivain (Mercure de France, 1999).

Elle a d'abord choisi le roman noir pour sa faculté à se pencher sans réserve sur l'être humain : *Quai des enfers* (Gallimard, Série Noire), son premier roman, a été récompensé par quatre prix, dont le Prix Paul Féval de la Société des Gens de Lettres. *Angle mort* (Prix Calibre 47), plongée dans le grand banditisme et le cirque, est salué comme la relève du roman policier français.

Petit éloge de la nuit (Folio Gallimard, 2014), est le fruit de notes vagabondes, de nuits inspirées, de lectures et de dialogues croisés. En 2015, elle publie le roman *Même pas peur* (Syros), hommage au premier amour et à l'audace des sentiments.

Le *Petit éloge de la nuit* est adapté au Théâtre du Rond-Point en 2017 avec Pierre Richard, dans une mise en scène de Gérald Garutti. Il est repris en tournée en province et en Suisse et Belgique.

En 2017, Gallimard publie *Haute Voltige* (Série Noire), un livre épique et romantique à la croisée du roman noir et du roman d'aventures, qui campe un Paris flamboyant et aérien.

Bibliographie sélective

- *Haute Voltige*, roman policier, Éditions Gallimard, 2017
- *Même pas peur*, roman jeunesse, Éditions Syros, 2015
- *Petit éloge de la nuit*, essai romancé, Éditions Gallimard, 2014

La Trilogie du Fleuve (bâtie autour de Paris et la Seine) :

- *Quai des enfers*, roman policier, Éditions Gallimard, 2010 : 1^{er} tome
- *Angle mort*, roman policier, Éditions Gallimard, 2013 : 2^{ème} tome
- 3^{ème} tome à paraître

- *Le Goût du champagne*, textes choisis, Mercure de France, 2011
- *Le Goût des parfums*, textes choisis, Mercure de France, 2009
- *Le Goût de la rose*, textes choisis, Mercure de France, 2008
- *Cuisine inspirée, l'audace française*, Agnès Viénot Éditions, 2007
- *Le Goût du chocolat*, textes choisis, Mercure de France, 2007
- *Le Goût du thé*, textes choisis, Mercure de France, 2007
- *E.-M. Cioran, Exercices négatifs*, essai, Éditions Gallimard, 2005 (édition et postface)

Présentation sélective des ouvrages

Haute Voltige, Éditions Gallimard, 2017



« *Combien d'apocalypses peut-on porter en soi ?* »

Aux abords de Paris, le convoi d'un riche Saoudien file dans la nuit. Survient une attaque sans précédent, digne des plus belles équipes. «Du grand albatros» pour le commandant Suarez et ses hommes de la brigade de répression du banditisme, stupéfaits par l'envergure de l'affaire. De quoi les détourner un temps de leur obsession du Gecko – une légende vivante qui se promène sur les toits de Paris, l'or aux doigts, comme si c'était chez lui, du dôme de l'Institut de France à l'église Saint-Eustache...

Éditions Gallimard

Extrait de l'ouvrage

« À Versailles, ce pavillon faisait dans le classique pur jus. Le genre de lieu qui préfère l'ombre discrète des peupliers au tumulte. Le portail blindé était censé tout renfermer, histoires et secrets, bagatelles et affaires au sommet. La façade, elle, misait sur la clarté. Lignes droites et balcons en ferronneries, fronton rocaille et pierre de taille. Une réussite à la française qui avait dépassé les frontières puisqu'aux États-Unis, une certaine Carloyn Morse Ely avait été jusqu'à faire construire, près du lac Michigan, une réplique de cet élégant pavillon de chasse. En tout cas, c'était ce qui se racontait et la demeure faisait jaser. »

Extraits de presse

Entretien avec Ingrid Astier, mars 2017

Haute voltige met en scène un personnage extraordinaire et attachant, Le Gecko...

Le Gecko est un monte-en-l'air, un as de la grimpe qui escalade les façades pour ses cambriolages et met la Brigade de Répression du Banditisme sur les dents depuis des mois : repérages, filatures, mais jamais de flagrant délit... Parvenir à identifier, puis à arrêter un être qui présente une telle étoffe et, si j'ose dire, une telle éthique, est le rêve de tout grand policier. Le Gecko m'a été inspiré par l'auteur, bien réel, du cambriolage en solitaire du Musée d'art moderne de Paris, en 2010. Un homme qui, par-delà les instructions des commanditaires, s'est emparé de tableaux (Picasso, Braque, Matisse) uniquement parce qu'il les trouvait beaux... Cet acte insensé m'a donné à réfléchir : alors qu'aujourd'hui l'art est confisqué par l'argent, l'homme qui dérobe la beauté tout en la respectant montre une forme d'idéal. Je ne dis pas qu'il faut voler les œuvres d'art, mais j'ai voulu sonder ce côté rêveur et idéaliste du Gecko qui possède de façon éphémère la beauté. Comme je l'écris dans *Haute Voltige* : « Fréquenter la beauté était son seul luxe. Il n'avait pas besoin de posséder, juste de sentir, un temps, entre ses mains, passer le frisson du sublime. Le garder aurait brisé le charme, l'aurait rendu vulgaire, sans doute. » J'ai voulu, aussi, faire rencontrer au Gecko son double positif et

poétique, l'actuel champion de France de *freerunning* Simon Nogueira, véritable « Petit Prince des toits », qui, dans son rapport aérien au monde, cherche une idylle du corps et de l'esprit.

Au tout début du roman, vous mettez en scène le piège tendu à un richissime Saoudien pour le dépouiller...

Dès les premières lignes, j'évoque le mamba noir, le serpent le plus dangereux qui soit, et sa façon de se dérouler progressivement. Le lecteur pressent que ce convoi va vers l'irréversible. Cette scène est née du désir fort de trouver un correspondant moderne à *l'attaque de la diligence* — le climax de tout western. Comment créer l'équivalent d'une attaque de la diligence aujourd'hui, en plein Paris, pour renouer avec cette fougue et cette folie ? Le roman s'ouvre sur ce déplacement lent, surpris par la soudaineté brutale d'un guet-apens.

Tous les personnages semblent évoluer sur le fil du rasoir...

Le roman entier est bâti sur un jeu permanent avec l'équilibre. Pour moi, la liberté est une sorte de montagne. *Haute Voltige* ressemble au parcours d'un chevalier du Moyen-Âge, où la vaillance était sans cesse soumise aux épreuves qualifiantes.

De chevalier à cavalier, cette pièce emblématique du jeu d'échecs, il n'y a qu'un pas...

Effectivement, une partie d'échecs, imaginée pour *Haute Voltige* par un grand maître international, se cache au cœur du roman. Comme aux échecs, mes personnages sont obligés de combattre pour conquérir leur liberté. Ils s'exposent au sacrifice comme à la mort. Me fascine l'affrontement du blanc et du noir, en une étreinte qui met à mal le manichéisme et la rigidité des systèmes.

Cette partie d'échecs, qui est un moment-clé du livre, s'inscrit dans un match étonnant...

Oui, un match de chessboxing, un sport imaginé en 1992 par Enki Bilal dans son album *Froid Équateur*, qui allie les échecs et la boxe anglaise, pratiqué dans le monde entier depuis les années 2000. C'est un jeu tout à fait fascinant, qui combine le plus éprouvant des sports physiques avec le plus exigeant des sports mentaux. J'ai eu la chance d'assister au combat de chessboxing qui s'est déroulé dans la maison de vente Artcurial, en présence de Bilal et de l'expert Éric Leroy, et, gagnée par l'extraordinaire potentiel romanesque, j'ai vraiment eu un frisson — les prémices du roman.

Vous évoquez Enki Bilal, mais bien d'autres personnages réels croisent les personnages de fiction dans les pages de *Haute Voltige*...

Mon travail consiste à entrelacer les brins du réel et de l'imaginaire jusqu'à les confondre. Je refuse la solution de facilité qui se bornerait à la documentation froide, clinique. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est l'émotion. Sur le terrain, je vais à la rencontre du vivant. Entrer dans l'atelier de Bilal, le regarder peindre comme je l'ai fait, c'est une clé extraordinaire pour ouvrir un espace de rêverie infinie à partir de cette petite fenêtre qu'est le réel. Je cherche des gens qui ont une étoffe romanesque naturelle, pour accroître son rayonnement. C'est la nature même de mon écriture, d'où ma devise qui ouvre *Haute Voltige* : «Le réel ? Non. Son essence ? Oui. Servir l'imaginaire ? Toujours.»

Faut-il comprendre que les personnages sont en quelque sorte hybrides ?

Depuis l'enfance, cet animal fantastique, mi-réel, mi-imaginaire, qu'est la licorne me fait rêver. À travers mes romans, aussi rigoureux soient-ils, j'ai toujours l'impression de fabriquer des licornes. Qu'il s'agisse d'Enki Bilal, de Simon Nogueira, de l'organiste Jean Guillou ou du professeur Safran, tous sont certes réels, mais retravaillés par l'imaginaire. À l'inverse, les personnages qui semblent fictionnels s'enrichissent de sources réelles. Derrière chacun, on trouverait une nuée de personnes existantes. C'est cet ancrage dans le réel qui leur procure des racines profondes.

À propos de racines, ce roman qui se déroule à Paris trouve ses véritables origines en Serbie...

Tout s'enracine en effet dans ce qui fut le dernier grand conflit européen du XX^e siècle. Un conflit dont on a beaucoup parlé, mais si l'on demande à un Français qui sont les Serbes, il est incapable d'en dire quoi que ce soit de précis. En revanche, ils sont volontiers diabolisés. Mon travail d'écrivain consiste à prendre le temps de la décantation, de la compréhension. Sans parti-pris. J'ai voulu rencontrer des Serbes, et j'ai découvert des gens ravagés par le conflit, bouleversés par un tremblement de terre intérieur. Mais aussi débordants de vie. Alors, on comprend leur côté exalté comme leur fascination pour la mort. Dépasser le cliché, s'enrichir du détail, voilà ma cible.

***Haute Voltige* est solidement ancré dans le réel, pourtant l'onirisme est bien présent...**

Les romans œuvrent pour le fantasme et le rêve. Ils ont le suspens de l'éternité, passant du temporel au mythique. À la manière d'une cathédrale gothique, à la fois très ancrée dans le sol et s'élançant vers le ciel, l'équilibre de *Haute voltige* tient dans cette oscillation entre le terrestre et le céleste. Et je voulais décrire un Paris aérien, à la forte empreinte romanesque. Un Paris depuis les toits, rythmé par les lignes des faîtes, par cette ondulation océanique. Un Paris qui surplombe le tumulte et réconcilie... C'est l'autre histoire d'amour de ce roman. L'amour du Paris des hauteurs, d'un Paris libre.

Présentation par Ingrid Astier de son ouvrage *Haute Voltige*, Librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min. 13)

Article publié dans *Libération*, mars 2017, Alexandra Schwartzbrod

[...] Son dernier livre, *Haute Voltige*, est né d'une discussion avec un flic sur le casse du musée d'Art moderne de Paris, « *la plus belle histoire de la BRB [brigade de répression du banditisme]* », lui dit-il alors, évoquant les toiles de maître escamotées et la personnalité du voleur, un Serbe surnommé « l'homme-araignée ». Un escroc qui grimpe aux immeubles ! Ingrid Astier laisse tomber son ouvrage en cours, convaincue que l'histoire du casse sera un texte court et rapide à écrire. Il lui faudra plus de trois ans et près de 600 pages pour en venir à bout. « *Ce livre m'a dépassée. Normalement, je fais des plans très précis avant de commencer. Là, devant l'ampleur de la tâche, j'ai dû accepter de changer mes méthodes de travail.* » Résultat, un polar foisonnant de détails véridiques, au détriment peut-être du romanesque et du suspense.

Pour cerner la personnalité du héros, elle a passé de longues heures à échanger avec un Serbe afin de cerner sa culture et ses rites. Pour obtenir les analyses de façade et comprendre les sensations ressenties quand on tutoie le ciel et le vide, elle a approché le champion de France de freerunning, Simon Nogueira. Pour partager le désir de son héros devant les œuvres d'Enki Bilal, elle a assisté dans son atelier au travail de l'artiste. Et, surtout, elle a interrogé son frère aîné, Jean-Christophe,

son double, qui l'a initiée à la grimpe enfant et qui n'aime rien tant que se perdre dans le paysage du ciel et des étoiles.

[...] Elle a séduit la critique dès son premier polar, *Quai des enfers*, par sa façon de plonger dans le crâne des flics comme des escrocs, des clodos comme des médecins légistes. Un savoir-faire façonné par des mois entiers à suivre la brigade fluviale - dont elle deviendra la marraine en 2011 - pour comprendre comment on évolue dans la tourbe de la Seine et comment on en remonte un cadavre. « *J'ai été formée par les Playmobil auxquels je jouais avec mon frère, dit-elle. Cela m'a appris à faire tenir ensemble fiction et réalité.* » Elle est capable de jouer sa vie sur un coup de tête ou de cœur. Après des études à Normale Sup, elle se destinait à un avenir d'enseignante quand elle a tout laissé tomber pour partir cuisiner sur le tournage d'un film de Damien Odoul, *En attendant le déluge*, avec Pierre Richard. Car Ingrid Astier adore aussi la cuisine et les parfums, héritage de sa mère. Ce soir de mars, elle nous concoctera en direct un crabe ramené du Connemara avec vinaigre japonais et piment, un bouillon aux multiples légumes et épices, assaisonné d'une pointe de rose et de citronnelle, et un sorbet à l'eucalyptus. Cette passion, elle l'a mise en mots en 2007 dans un livre fou, *Cuisine inspirée*, pour lequel elle a interviewé 25 « *esthètes gourmands* » comme elle les décrit, parmi lesquels Alain Passard, Michel Bras, Pierre Hermé, Jacques Genin, François Pralus, Michel Troisgros, Pierre Gagnaire, Bartabas (qui privatisera pour elle son fort d'Aubervilliers) et Pierre Richard, devenu un ami. C'est d'ailleurs Pierre Richard qui interprète au Théâtre du Rond-Point un de ses textes, *Petit Eloge de la nuit*, dans lequel on trouve cette jolie phrase : « *Le cauchemar est la fleur vénéneuse de la nuit.* »

Article publié dans *Le Point*, mai 2017, Julie Malaure

Ylana peint ses lèvres et la pointe de ses cheveux en mauve, ce qui lui donne presque l'air des femmes bleues des BD d'Enki Bilal. Habillée d'un mouchoir, « *une paire de jambes superbement gainée* », des « *Louboutin en satin qui font les assistantes qui durent* », « *des lèvres de clown – ou de pute après la fellation* », cette poupée gonflable vivante embauchée par un riche héritier saoudien se retrouve piégée lors d'un braquage spectaculaire.

Dans la mêlée, n'ayant rien à perdre, elle change de camp. La voilà du côté des braqueurs, des mafiosos serbes. Et conduite à Astrakan, le parrain. Qui en tombe follement amoureux. Ylana devient alors la femme fatale totémique autour de laquelle tournent, dans un maelstrom de détails, des dizaines d'intervenants. L'ours Ranko, neveu d'Astrakan, des flics, des malfrats, des boxeurs et des experts en art, jusqu'au vrai Enki Bilal, dans son atelier, mais aussi l'énigmatique Gecko, un monte-en-l'air à l'ancienne, roi de la varappe sur façades qui s'empare de butins aussi sûrement qu'Arsène Lupin. Roman(ce) noir(e) énergique mais tout en équilibre, Ingrid Astier plonge ceux qui se croyaient forts dans leurs propres abîmes.

Article publié dans *M, Le Magazine du Monde*, mars 2017, Ondine Millot

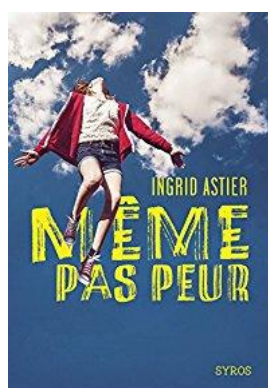
Les romans policiers d'Ingrid Astier foisonnent d'anecdotes policières, d'expressions savoureuses et de détails qui ne s'inventent pas. Car cet auteure à succès a une façon bien à elle de nourrir son imaginaire : s'immerger dans le réel auprès de ceux qui deviendront des personnages de fiction. Pour son nouveau livre, *Haute Voltige*, elle a ainsi décollé en hélicoptère, suivi les cabrioles d'un as du parkour, pénétré l'antre du dessinateur Enki Bilal et plongé dans l'univers du chessboxing.

[...] Pour ses livres, Ingrid Astier a plongé dans les eaux gelées de la Seine avec la brigade fluviale, varappé avec l'antigang, suivi la formation filature du RAID, tiré à l'entraînement avec le Sig-Sauer SP

2022 (l'arme de service de la police judiciaire), rejoint dans des bars étran­gloirs caïds et braqueurs. Mais aussi créé un parfum avec le nez Jean-Michel Duriez, campé avec les SDF résidents du bord de Seine, squatté les pistes de cirques à la recherche d'une héroïne trapéziste... La liste serait trop longue.

[...] La romancière détesterait que l'on étale son travail d'immersion (...) comme une série de performances à visée documentaire. Il est justement l'inverse : un jardin secret, une « famille » d'inspiration. Un terreau d'infinies ressources qui reposent au tamis curieux, gourmand et fantasque de son imaginaire. Elle en retire non pas des vérités factuelles, mais l'émotion, les sensations, l'essence romanesque du réel.

Même pas peur, Éditions Syros, 2015



Un roman du dépassement. Un roman de l'audace. Un roman pour ne jamais dire : « Trop tard ».

Ils sont trois : deux garçons et une fille, la séduisante et intrépide Mica, qui semble si inaccessible à Stephan, mais si proche des bras de Phil, son meilleur ami. La jalousie de Stephan s'insinue en lui comme un poison qui vient teinter de noir les lumineux jours d'été. Alors que le trio se lance dans la traditionnelle chasse au trésor qui les rassemble chaque année sur l'île d'Yeu, s'accrochant une dernière fois à l'enfance, Stephan se sent prêt à tout pour exister aux yeux de Mica.

Editions Syros

Extrait de l'ouvrage

« Je crois en mon ange gardien. Sans rire, avec tout ce que j'ai traversé, je me demande surtout comment je pourrais ne pas y croire... Chacun a son ange gardien. Mais quand il s'endort sur les nuages, bonjour la galère.

Cent souvenirs se bouscuaient dans ma tête tandis que j'escaladais – une vraie armée. Les muscles de mes bras saillaient sous l'effort. Au-dessus de moi, un nuage a contrarié le soleil. Il ressemblait à quoi, ce nuage ? Je me suis laissé gagner par cette forme en mouvement jusqu'à ce que l'animal me parle. Eh bien il ressemblait à un éléphanteau, croisé avec un faucon »

Extraits de presse

Article publié sur le site *Ricochet*, 2015, Valérie Meylan

Les amours de vacances ne sont peut-être pas si anodines que ça, qui font battre les cœurs mais permettent aussi de se découvrir et de grandir. Ingrid Astier, dans ce premier livre pour la jeunesse, joue certes avec les stéréotypes (le trio amoureux, le besoin des garçons de se mesurer physiquement, la difficulté typiquement masculine de parler de ses sentiments) mais elle parvient à les dépasser par son écriture nette et empathique. Elle nous fait vivre les sentiments et les batailles intérieures de Stephan comme si nous étions dans sa tête, nous le rendant proche et attachant. Et petit plus, Ingrid Astier nous fait vivre une bien jolie balade sur l'île d'Yeu.

Article publié sur le site *Lirado.com*, 2015

Un après-midi ordinaire sur une île bretonne. Des adolescents qui grandissent et découvrent en marge de l'amitié, un sentiment plus intense : l'amour. Stéphan n'a peur de rien si ce n'est de dire à Mica qu'il l'aime. Pourtant, cette après-midi-là, quelque chose change en lui. Il va devoir apprivoiser ses sentiments, se faire confiance pour ne pas passer à côté de la belle histoire qu'il espère vivre. Une après-midi d'éducation sentimentale, racontée par la plume chantante, brillante et juste d'Ingrid Astier. Une écriture qui nous transporte et qui fait la force de ce roman, le rend différent des autres romans sur l'adolescence et l'apprivoisement du sentiment amoureux.

Même pas peur, texte fort et intense, nous plonge dans les pensées d'un adolescent qui nous rappelle notre propre adolescence, nos propres peurs et hésitation. La chasse au trésor organisée par le père de son meilleur ami, se transforme en une compétition, une parade amoureuse et a un goût de quête initiatique. Grandir, se dépasser, oser, sont autant de verbes auxquels *Même pas peur* nous renvoie. Un roman de l'audace qui invite les adolescents à se lancer, à se révéler, à avoir confiance en soi, en la vie.

Petit éloge de la nuit, Éditions Gallimard, 2014

Petit éloge de la nuit
Ingrid Astier



«La nuit vit à un rythme singulier : elle a sa propre horloge. Un temps arrêté, suspendu ou étiré, qui ouvre le coffre-fort de la sensation. J'aime cette plongée dans la nuit, cette immersion profonde qui me rappelle l'apnée dans l'océan. Ce livre est le fruit de notes vagabondes, de nuits inspirées, de lectures ou de dialogues croisés. Un livre-labyrinthe, tout en recoins, dédié aux facettes de l'errance nocturne. Du cinéma à Chopin, de Lynch à Turner, en passant par l'érotisme ou l'antigang, je veux que le lecteur referme le livre, hanté par une certitude qu'il fait sienne :

Mes nuits sont plus belles que vos jours.»

Éditions Gallimard

Extrait de l'ouvrage

« Appel de la nuit.

Je me souviens quand les chats voulaient sortir, la nuit, de notre maison perdue dans la campagne bourguignonne. Ma mère leur ouvrait, et elle disait, comme pour les excuser : « C'est l'appel de la nuit. »

Les adolescents ne jouissent pas des mêmes droits que les chats. Les parents ne leur ouvrent pas la porte après minuit en décrétant, argument définitif, que *c'est l'appel de la nuit.* »

Extraits de presse

Article publié dans *M Le Magazine du Monde*, septembre 2014, Yann Plougastel

« *Le rêve est l'aquarium de la nuit* », écrivait Victor Hugo... En démarrant son *Petit éloge de la nuit* par cette phrase, Ingrid Astier, auteure de deux merveilleux romans noirs (*Quai des enfers* et *Angle mort*), nous conduit dans un labyrinthe où le heavy metal d'AC/DC côtoie *La Ronde de nuit* de Rembrandt, le tout dans une atmosphère à la David Lynch.

On y apprend que les nuits des uns peuvent y être plus belles que les jours des autres. Qu'*Une nuit chez Maud* relève d'une illusion. Que *Les Nuits fauves* s'habillent de parfums difficiles à apprivoiser. Que le niphargus est un petit crustacé cavernicole qui peut se passer de manger deux cents jours durant mais meurt dès qu'il est exposé à la lumière. Qu'il y a des nuits d'amour. D'autres d'engueulades. Qu'elles ne portent pas toujours conseil. Et que dans *La Nuit porte-jarretelles*, de Virginie Thévenet, Jezabel Carpi est épatante... On y comprend surtout que, de ses errances nocturnes, Ingrid Astier a tiré des promesses, des rêves et des fantasmes aussi rouges que noirs.

Article publié dans *L'Express*, octobre 2014, François Busnel

Le *Petit éloge de la nuit* d'Ingrid Astier nous entraîne vers la plus fascinante partie de nous-mêmes, là où l'ombre et le sommeil se mêlent et s'enlacent.

Les mots cachent trop souvent ce qu'ils veulent dire. A force de les utiliser, à force de les répéter, nous finissons par les vider de leur sens. Ainsi le mot "nuit". Qui prête attention à ce qu'il recouvre ? La nuit, tous les chats sont gris... La nuit intérieure... Les nuits fauves... Nuit de veille... Nuit d'insomnie... Nuit d'amour... Nuit de l'esprit... Mes nuits sont plus belles que vos jours...

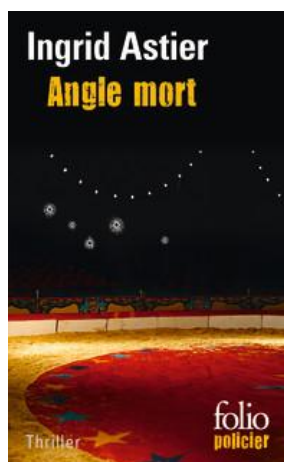
"La nuit, je mens", chantait Bashung. Oui, la nuit a ce pouvoir de transformer l'homme -et la femme... Ce que la nuit charrie, ce sont des montagnes de questions, de doutes et d'angoisses, de fascinations et d'espoirs. La nuit, on se repose d'être soi. Il fallait donc convoquer les poètes du XIXe siècle aussi bien que les membres de l'Antigang ou de la Brigade fluviale pour faire l'éloge de la nuit, Gérard de Nerval et Frédéric Chopin, mais aussi AC/DC et Metallica.

La romancière Ingrid Astier, modèle assez peu commun d'ancienne élève de Normale sup devenue auteur à succès de polars publiés à la Série Noire, propose une fine et belle promenade dans cet outre-monde qu'est la nuit. Comme la nuit, ce petit livre est composé d'errances. Sous la forme d'un abécédaire très personnel -et forcément injuste, subjectif, partiel- elle nous entraîne vers la plus fascinante partie de nous-mêmes, là où l'ombre et le sommeil se mêlent et s'enlacent.

La nuit est un labyrinthe : on sait y entrer, on ignore quel terrible minotaure nous devons y affronter, on en ressort par hasard. Car tout est là : la nuit étoilée (que plus personne, en ville, ne regarde) est devenue, au XXIe siècle, intérieure. C'est la nuit que se libèrent monstres et démons. La nuit vit à son propre rythme, en fonction d'une horloge que nul ne sait vraiment régler. Elle crée une intimité avec soi-même que l'on peut mettre à profit pour s'aventurer là où, de jour, nous n'osons guère aller. Elle fonctionne ainsi comme un révélateur identitaire. Le désir, la joie, la peur... Et les rêves.

"Tuer le rêve, c'est mutiler notre âme", disait Fernando Pessoa. Ingrid Astier interroge, à travers notre rapport aux nuits, le mystère de la nature humaine. Cette autobiographie maquillée est un magnifique hommage aux puissances de la nuit !

Angle mort, Éditions Gallimard, 2013



« Les armes, c'est comme les femmes, on les aime quand on les touche. » Ainsi parle Diego, le plus grand braqueur qu'ait connu Aubervilliers. Il y vit avec Archi, son jeune frère, dans une hacienda délabrée. Leur sœur, Adriana, mélange de force et de grâce, est trapéziste au cirque Moreno. Elle sait faire danser le vent et personne ne peut lui résister. Archi, Diego, Adriana, un clan soudé par le vertige – et un mystérieux drame familial. Aux frontières de Paris, un braquage tourne au massacre. Le nom de Diego tombe. Mais l'homme est une tête brûlée, une force que rien n'arrête. Le quai des Orfèvres se lance dans une traque implacable. La rage de liberté de Diego saura-t-elle le sauver ? Que peut cette rage contre les liens du sang ? Un western urbain, miroir de notre société, où rôde la peur du vide.

Éditions Gallimard

Extrait de l'ouvrage

« Les armes, c'est comme les femmes, on les aime quand on les touche.

J'y ai touché très tôt – aux armes et aux femmes.

J'ai commencé avec un Colt Detective Special .38 à six coups. Avec des plaquettes en acajou sur la crosse. Redoutable petite arme de combat rapproché. Une blonde a suivi de près. Elle était allemande mais cela ne l'empêchait pas de devoir sa blondeur à l'eau oxygénée. J'avais treize ans, elle quatorze. C'est l'avantage des plages espagnoles d'apporter l'Allemagne sur un plateau. Depuis je suis resté fidèle aux deux – aux blondes comme aux armes, même si, arrivé à l'âge de trente ans, je me suis dit O.K., Diego, les brunes existent aussi »

Extraits de presse

Entretien avec les lecteurs publié dans *Libération*, février 2013

Du Quai des Orfèvres aux replis des cités d'Aubervilliers en passant par le port de l'Arsenal, comment piéger Diego, petit braqueur que rien n'arrête ? *Angle mort*, le deuxième thriller d'Ingrid Astier, a été récompensé du prix Calibre 47 au festival Polar'Encontre. Elle a répondu à vos questions.

Guépard. Quel a été l'élément déclencheur pour commencer ce roman ?

Ingrid Astier. Je voulais continuer à aborder Paris comme un territoire, comme lorsque, enfant, on

taille des haies pour bâtir des cabanes et grimper dans les arbres. Cette dimension est essentielle dans mon travail. Un côté cowboys et indiens, équipés avec arcs et flèches, action et imaginaire. D'où la veine du western en filigrane.

Sylvia. Pendant le temps de l'écriture, comment vivez-vous avec vos personnages ? Sont-ils présents jour et nuit à vos côtés ? Cela vous est-il déjà arrivée, dans ce livre en particulier, que l'un d'eux vous fasse perdre le contrôle ? Si oui, que se passe-t-il alors ?

I. A. C'est exactement cela, Sylvia. Ils sont là en permanence. Je dirais même qu'il n'y a plus qu'eux. Durant ces années, je me coupe entièrement de ma vie hors de l'écriture... Je ne rencontre que des personnes qui alimentent mon imaginaire, qui donnent corps aux personnages. Par exemple, j'ai beaucoup travaillé avec Lisa Rinne, l'une des plus grandes trapézistes, allemande, ou avec Adriana, une trapéziste espagnole, rencontrée au cirque Romanès. Je me constitue une famille idéale, parfait reflet du monde fictionnel que je suis en train de bâtir, qui me permet de me sentir au plus près de mes personnages. Idem avec les différents services de police, ou les braqueurs et les divers lieux. Gagné par cette obsession, mon esprit doit rester aimanté par l'imaginaire et nourri par le réel. Au moment de se coucher, il est alors difficile de couper avec les voix des personnages. À force de les convoquer, ils prennent presque la main sur mon esprit, par porosité. Et ils continuent de parler... L'insomnie est la compagne des lignes...

Alexis. On a l'impression en vous lisant que vous faites des repérages un peu comme pourrait le faire un réalisateur pour son film (des photos, des notes, des interviews...) ? Est-ce comme cela que vous procédez ?

I. A. La démarche s'apparente en effet à celle d'un réalisateur, au départ. J'ai mon squelette, l'ossature de l'intrigue, les lignes fortes de mes personnages ; j'ai cerné les milieux qui m'intéressaient, puis je pars sur le terrain pour tester mon histoire, voir si elle résiste à l'épreuve du réel. Le terrain me permet d'infléchir, de corriger et de nourrir le désir par ses influx, comme des secousses nerveuses. Il y a alors des milliers de photographies, de lieux, de gens, de détails (même la couleur des chaussettes d'un commandant...), tout sert, tout alimente la veine réaliste. Je pars toujours de la vérité d'un lieu, tous les endroits existent réellement. C'est là où l'on rejoint le cinéma. J'aime cette passation de vision avec mes lecteurs, l'impression de les avoir dans ma poche, de les mener dans des endroits secrets ou périlleux et de leur dire, par l'écriture : « *Regarde, écoute, cela se passe exactement comme ça...* » Après, l'imaginaire donne de l'étoffe aux personnages et réagence pour doper le romanesque.

Seb. Vous décrivez vos personnages, les lieux, les ambiances avec beaucoup de précision, de justesse, de réalisme. Comment avez-vous réussi ce « petit tour de force » ?

I. A. Par désir de fixer le réel. Je suis quelqu'un de nostalgique. La disparition m'obsède (des lieux, des langages, des mentalités...) L'écriture est une machine à remonter le temps. J'aime l'idée que dans quelques années, on pourra, peut-être, lire mes romans, en se faisant une idée exacte d'un bureau de la Crime du 36, ou d'un squat du pont Louis-Philippe, ou d'un numéro de trapéziste. Dans le roman, la question du temps s'abolit. C'est une réponse à la mort.

Valentin. C'est peut-être indiscret, mais quand vous n'écrivez pas, vous faites quoi ?

I. A. Quand je n'écris pas... je rêve d'écrire ! Je ne peux me passer longtemps de mon imaginaire. Il doit y avoir un côté addictif. L'esprit sait où il se fait plaisir et il le cherche. J'ai la chance d'être toujours à vélo : ce sont des moments où je me laisse gagner par mes futurs personnages. Ils apportent les bribes de leur univers à bâtir.

Roumix26. J'ai aimé ce deuxième opus surtout pour les personnages des deux bords. Vous mettez de l'affection dans tous vos personnages qu'ils soient du côté des bons ou des méchants. Mais vers quel camp penchez-vous ?

I. A. Votre question est passionnante. L'écriture n'est, pour moi, du côté de personne. Elle sert

l'imaginaire. J'en suis son chevalier. J'accorde le même intérêt à chacun de mes personnages, sans parti pris. Je ne suis pas là pour rendre la justice, c'est le rôle de la société et de ses instances. Je suis là pour restituer un éventail ouvert de l'humanité. Dans les romans, personne ne reste de côté. C'est peut-être là une autre forme de justice, par l'exercice de la curiosité et du regard.

GuépardFC. Qu'est-ce qui vous a fait choisir le thème du polar pour l'écriture ?

I. A. Je cherche à raconter une histoire, sans réfléchir à sa couleur. Ce qui me guide, ce sont les personnages. Il se trouve que j'aime avoir une vision totale de notre monde, mon intérêt pour l'humain est sans borne. Logique, alors, que l'on passe de l'autre côté du miroir, jusqu'aux gammes nuancées du noir.

Amie lyonnaise. Quand et comment vous est venue l'envie d'écrire des romans policiers ? Avez-vous eu dès le départ le thème et l'intrigue de la trilogie ?

I. A. Mon premier texte policier remonte à l'âge de 10 ans, face au feu, à Noël, avec une machine à écrire pour cadeau, trop de lectures d'Agatha Christie en tête, et ma grand-mère à effrayer.

Simone. Je trouve que dans Angle mort, vous avez passé un cran dans la description de la violence, qui prend aux tripes tout au long de sa lecture. En avez-vous conscience ?

I. A. Absolument, Simone. Cette violence m'intéressait. Toutefois, mon univers n'est jamais noire pour le noir, ni morbide, sans pour autant estomper la violence. Elle fait partie de notre monde, il fallait aller à sa rencontre, l'appivoiser. Adriana est un personnage essentiel pour rendre au monde son éventail. Elle apporte de la grâce, de la poésie, du romantisme. En même temps, elle allie la grâce à la force. L'archétype de la femme pour moi.

Libellula. Est-ce que vous passez beaucoup de temps « en extérieur » pour si bien décrire Paris ?

I. A. Oui, je me fais pierre, pour passer des heures à observer des détails, et éponge, pour écouter ce que disent les gens et travailler ensuite leur voix à l'oreille dans le roman. D'où l'ouverture des chapitres, dans *Angle mort*, qui situe l'action précisément. Chaque lieu existe. Il y a vraiment une tête d'alligator empaillé dans un bureau de la Crime, comme il y a des ailantes dans l'hacienda d'Aubervilliers. Je tiens à capter cette vérité des lieux qui me touche, m'émeut et me donne envie d'écrire. Le désir est le premier moteur de l'écriture.

Article publié dans Le livre du jour – France info, février 2013,

Nouveau souffle sur le roman policier français. Dans son deuxième livre, Ingrid Astier met en scène un western urbain exceptionnel. Le mariage du polar et de la grande littérature.

[...] Récompensée par quatre prix littéraires pour son premier livre, Ingrid Astier a entrepris une fresque dédiée à Paris, à ses banlieues et à la Seine. Son nouveau roman, violent et romantique, décrit la cavale d'un braqueur presque solitaire pris dans les univers des truands, des policiers et du cirque. Vraiment inoubliable.

Article publié dans La Montagne, mars 2013

Avant de plonger ses lecteurs dans les méandres de ses histoires policières, Ingrid Astier, enquête.

L'auteure [...] se frotte au terrain, aux unités d'enquête, avant d'écrire : « *Pour mon*

précédent livre Quai des enfers, j'ai passé du temps avec la brigade fluviale dont le travail est peu connu ». Pour Angle mort, son nouveau policier « entre tragédie familiale et western urbain », Ingrid Astier a suivi les policiers de la brigade de répression du banditisme et la police judiciaire de Versailles, la brigade criminelle du « 36 Quai des Orfèvres », avec les policiers de l'identité judiciaire, etc.

« Il faut que je m'imprègne, que je devienne familière de leur langage, de leurs techniques. C'est ce qui fait un peu ma patte. J'ai par exemple tiré au pistolet pour mieux me glisser dans la peau d'un braqueur. Tout cela me permet de connaître des détails que je ne peux pas inventer. La première des règles, lorsque j'écris, c'est que le lecteur y croit ! ».

Article publié dans La Cause Littéraire, janvier 2013, Martine L. Petauton

Un « policier » ? Encore un ? enquête, sang, cris, sandwiches et interrogatoires... bagnoles qui démarrent au feu rouge, dans un boucan d'enfer, à coups de gyrophares, bleu, bien sûr... un « série noire », de plus, qu'on va lire, tranquille, en terrain balisé, au coin d'une cheminée, comme le veut la saison. Oui, si l'on veut.

Sauf, que là, on est vraiment dans autre chose.

Dès la première page – pas forcément fréquent – le ton, l'ambiance, quelque chose à la fois de lapidaire et de dense ; tout pour nous embarquer. J'oubliais aussi l'écriture, là, déjà ! « je viens de Barcelone et j'ai déménagé autant de fois que le nombre de coups dans le chargeur d'un Beretta 92 ; quinze »

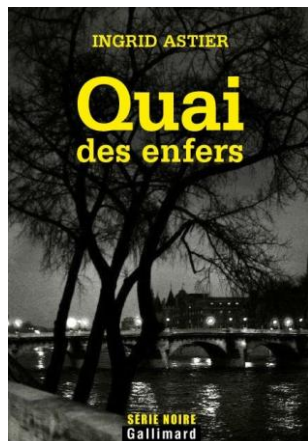
Personnages, lieux, action ; tout, dans ce « gros » livre, tient dans une tasse à thé (il y en a, du reste, une, sur le bureau du commissaire). Paris ; les bords de Seine, le fleuve aussi – brigade fluviale oblige ; Aubervilliers, la banlieue crade et sinistre. La nuit, souvent ; les flics ; différents services, la hiérarchie bien classique ; concurrences, façons, états d'âme, dur métier ! Pas forcément une plaquette d'invitation à s'enrôler, comme on en dépose dans les grandes classes des collèges.

Deux faces, comme au théâtre – côté cour, côté jardin. La face-voyous est magnifique, presque épurée. Dessin précis ; on se croirait dans ces estampes, où tous les détails – tous ! – sont infiniment donnés, à coups de petites touches plus ou moins éclairées. Peu de personnages : Diego, le frère aîné (on l'imagine porté par un Johnny Depp, sombre et enfantin, à la fois, « parfois, il a une fine moustache de Sicilien »). Le « spanish », chargé de famille ; le « professionnel du crime » soigneux, méticuleux, à n'y pas croire. Tellement au point, ses « coups », qu'on se laisse aller (on veut, en tous cas) à la certitude, jusqu'au bout, qu'il ne peut pas tomber ! Archi, le cadet, qu'on adopterait bien, avec des risques, bien sûr. Gamin perdu de toutes les zones. Oz, le jeune copain, qui explose en plein vol ; un seul devoir dans sa vie noire : arroser le ficus de sa mère, morte... « le seul truc vivant qui restait d'elle, à part, sa sœur, ses deux petits frères, et lui ». Des bandits qu'on ne voudrait pas rencontrer, à Aubervilliers, ou ailleurs : « Souleymane Traore était le genre de beau gosse qui pense qu'un flic est le maillon manquant entre la larve migrante et le rat taupe glabre qu'il avait vus en Ethiopie ». L'argent – pardon ! la tune – est constant ; on en sent presque l'odeur. « T'as compris, gros, j'ai des billets parme plein les poches ! ». Braquages de PMU ;

casse de DAB. Vous sortirez du livre, en sachant presque tout faire ! Mais, vous ne ferez pas, car, en écho, en miroir, vous saurez aussi, tout, de la façon – côté police – de vous faire coincer... « trace papillaire digitale recueillie sur l'extérieur de la vitre avant »...

[...] Une bonne Série Noire, que cet *Angle mort* ? Plutôt Un très grand livre ! Produit littéraire des plus réussis. Le meilleur, lu, depuis un certain temps !

Quai des enfers, Éditions Gallimard, 2010



Paris, l'hiver. Noël s'approche avec l'évidence d'un spectre. Au cœur de la nuit, une barque glisse sur la Seine, découverte par la Brigade fluviale à l'escale du quai des Orfèvres. À l'intérieur, un cadavre de femme, sans identité. Sur elle, la carte de visite d'un parfumeur réputé. Une première dans l'histoire de la Brigade criminelle, qui prend en main l'enquête, Jo Desprez en tête. Mais quel esprit malade peut s'en prendre à la Seine? Qui peut vouloir lacérer ce romantisme universel? Exit les bateaux-mouches et les promenades. Le tueur sème la psychose : celle des naufrages sanglants.

Désormais, son ombre ne quittera plus le fleuve. S'amorce alors une longue descente funèbre qui délivre des secrets à tiroirs. Jusqu'à la nuit, la nuit totale, celle où se cache le meurtrier. Pour le trouver, nul ne devra redouter les plongées. À chacun d'affronter ses noyades.

Éditions Gallimard

Extrait de l'ouvrage

« Les souvenirs remontèrent un à un à la surface : là, une noyée qui ne s'était laissée aucune chance, le sac à dos plombé de poids de plongée ; ici, la recherche d'un 357 Magnum qu'un malfrat aurait jeté ; plus loin, la découverte laborieuse, dans les tréfonds de la vase – qu'il remuait comme les strates boueuses de la mémoire –, d'un bocal vaudou renfermant les tripailles d'un inconnu mêlées à un capharnaüm infernal : épingles, miel, sang séché, bout d'étoffe et mèche de cheveux bouclés. La Seine charriait les secrets de ceux qui avaient voulu noyer leur chagrin. Et eux, ils devaient faire parler ces secrets. Quitte à affronter leurs propres démons »

Extraits de presse

Entretien avec les lecteurs publié dans *Libération*, février 2010

Passionnée de gastronomie et de littérature, Ingrid Astier est l'auteure de plusieurs livres de cuisine. *Quai des enfers* est son premier polar. Elle a répondu à vos questions.

Caribou. Pourquoi avoir choisi la Seine comme trame de votre thriller ?

Camille. Est-ce que la Seine et Paris ont une odeur ?

I.A. J'ai choisi la Seine parce que j'aime les secrets inscrits au cœur de la ville... Ceux que chacun partage par le regard, sans y prêter garde... La Seine est un vrai territoire, j'avais envie de proposer une plongée de Paris, par-delà la traversée. Comme pour lui rendre sa tridimensionnalité. Et puis un Zodiac de la Brigade fluviale qui file à 90 km/h, cela propulse dans le romanesque. [...]

La Seine a des odeurs, comme Paris. J'aime le rapport pluriel à l'existence. Paris sent parfois le pneu brûlé, parfois la chaussée mouillée... Voilà pourquoi je ne me déplace qu'à vélo, pour rester toujours reliée aux odeurs et aux parfums. J'adore monter vers la gare du Nord, bordée de parfums d'épices indiennes...

Boisansoif. Votre livre est plein de petits détails dans le déroulement de l'enquête, et donnent l'impression que c'est comme ça que ça se passe, en vrai. Vous avez fait un stage à la police judiciaire ?!

I.A. Oui, je voulais coller à la réalité... pour me permettre de mieux la trahir par l'imaginaire, quand je pouvais décider (et mesurer) l'écart. Je me suis imprégnée des méthodes de vrais policiers, qu'ils soient de Lille, de la Brigade criminelle ou de la Brigade fluviale. Ensuite, les personnages restent des personnages, avec leur part fictionnelle, mais je voulais que le lecteur puisse pénétrer des milieux du secret, jouissance propre au roman policier.

Dodcoquelicot. « polar et gastronomie », à lire votre biographie, vos dadas, on pense forcément à Chabrol, à ses films... L'enquête se situe aussi dans le milieu bourgeois ou bien est-ce plus glauque et/ou marginal ?

I.A. *Quai des enfers* est une machine à faire résonner la vie. On y trouve donc de tout, on arpente des milieux très différents, que ce soient ceux des SDF du pont Louis-Philippe, à la poésie enténébrée, ceux moins connus des pêcheurs de la Seine, fascinés par les silures, ces monstres du Loch Ness ou ceux de la mode, à l'imaginaire échevelé. J'aime cette traversée des milieux, je ne veux me priver d'aucun territoire, par fidélité à la richesse du divers.

Dodcoquelicot. Où se situe ce Quai des enfers ? Plus près de celui des Orfèvres (les enquêtes) ou bien plus proche des instituts medico-légaux (les faits-divers sordides) ?

I.A. *Quai des enfers* suit la Seine comme ligne directrice, à travers ses dessins et ses méandres, qui m'évoquent le cerveau tortueux d'un meurtrier, mais aussi les dédales du sentiment amoureux. Ce quai rassemble donc les microclimats du fleuve : les SDF du pont Louis-Philippe, la Maison de la Mouche de l'île Saint-Louis, la Brigade fluviale du quai Saint-Bernard, l'IML d'en face, et bien sûr la Brigade criminelle du quai des Orfèvres. Ce *Quai des enfers*, c'est ma descente en Seine...

Dodcoquelicot. Avez-vous voulu donner une dimension mystique voire mythologique (lo, la Lorelei) à votre roman où l'héroïne serait un fleuve ?

I.A. Absolument. Je crois en l'imprégnation des contes. Je suis d'ailleurs très marquée par la Lorelei [...] par cette incarnation fantasmée. Le fleuve traverse Paris en majesté, parfait tombeau des trésors (les « boules de Moulins » et leur romanesque épistolaire) comme des cauchemars (les noyés). La

Seine charrie le romantisme et la mort : l'on rejoint « l'inquiétante beauté » et son ambivalence. C'est aussi le règne du passage, de l'instant emporté...

Ph7575. Pourquoi avoir décidé d'écrire un polar après les livres de cuisine ?

I.A. C'est une continuité sans heurt, puisque à travers les deux, je m'intéresse aux représentations du corps. Avec la cuisine, je m'étais penchée sur le corps hédoniste, tandis qu'avec le polar, je m'attaque au corps souffrant. Le polar est la parfaite synthèse de mon univers : l'obsession de la ville comme territoire, la traversée des milieux et des âmes, le goût de l'anatomie comme planisphère humain, arpentant des contrées insoupçonnées, mais aussi la prégnance de la musique, la diversité des parlures, et, bien sûr, l'exploration de l'érotisme. On ne fera jamais le tour du corps...

Laura. Pourquoi vous êtes-vous tournée vers le polar, plutôt que vers un autre genre ?

I.A. Le polar est terre de liberté. On peut osciller entre les extrêmes, se pencher sans réserve sur l'être humain... À travers le polar, on sent l'humanité à l'os, on dépouille le regard des apparences, sans pour autant aboutir à la vérité. Comme si elle aussi, affectionnait les zones d'ombre. Avec ce genre, on a toujours l'impression de se balader dans les arrière-cours des êtres. Entre poésie et dépotoir. Merci pour cette traversée en votre compagnie. Et à bientôt entre les pages !

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranchecomte.fr>
Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté